

JEAN-SIMON DESROCHERS
DEMAIN SERA SANS RÊVES
LES HERBES ROUGES / ROMAN



DEMAIN SERA SANS RÊVES

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'obéissance impure, poésie, 2001.

Parle seul, poésie, 2003.

La canicule des pauvres, roman, 2009.

Le sablier des solitudes, roman, 2011.

JEAN-SIMON DESROCHERS

Demain sera sans rêves

roman

LES HERBES ROUGES

Les Herbes rouges remercient le Conseil des arts du Canada, ainsi que le Fonds du livre du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec, pour leur soutien financier.

Les Herbes rouges bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Données de catalogage disponibles sur le site de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© 2013 Éditions Les Herbes rouges
Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
Bibliothèque et Archives Canada, 2013
ISBN : 978-2-89419-356-3

Il est curieux que la théorie de la Relativité admette la vision temporelle anticipée, en ce sens que le futur de Pierre peut être le présent de Paul. Mais elle n'admet pas qu'un événement du futur lointain de Pierre apparaisse à ce même Pierre un certain nombre d'heures ou de jours avant un événement de son avenir plus proche. Et c'est là notre problème.

JOHN W. DUNNE
Le temps et le rêve

Je me suis inquiété du présent : quelles étaient ses dimensions, sa profondeur, la part qui m'en revenait.

KURT VONNEGUT
Abattoir 5

Quand tu rêveras d'un monde qui n'a jamais existé ou d'un monde qui n'existera jamais et qu'après tu te sentiras de nouveau heureux, alors c'est que tu auras renoncé.

CORMAC MCCARTHY
La route

LA MAISON DES VENTS

*Comment et en quel lieu Marc Riopel attende
à ses jours et ouvre une brèche
sur une idée de l'avenir*

Novembre, ciel de variantes grises, nuages enchevêtrés, soleil lointain, presque invisible. Dans la rue, un homme debout. Derrière, il y a la maison où Marc Riopel rentrait après l'école, il y a les murs des premières amours au téléphone, des repas trop longs, des idées du monde simple, du frère qui a grandi pour partir, lui aussi. À gauche, la maison des Angers, celle où habitait Catherine, celle avec qui Marc aurait voulu. *J'aurais aimé ça te revoir.* À droite, la maison qui appartenait aux Dubois, parents de Myriam, partis vivre aux États-Unis. Plus loin, sur la gauche, se tient une ancienne promesse de maison sans vitres ni portes ; des murs couverts de papier noir, marbré par les taches de pourriture ; un toit jamais recouvert, trou de cheminée sans cheminée, escaliers sans main courante. C'est la maison des vents. Le domaine d'autrefois, le quartier général, la planque, le centre du monde. *Combien de pas pour m'y rendre maintenant ?* Quand Marc était enfant, c'était près de deux cents. Adolescent, plus qu'une centaine. *Ça doit être ça, cent pas.*

Outre l'usure occasionnée par une trentaine d'années passées aux quatre vents, Trois-Maisons n'a pas changé. Des arbres aux feuilles tombées ceignent les maisons, des sapins et des épinettes montent la garde au nord. Plus loin, d'autres feuillus dénudés tracent des lignes poreuses entre les terres. Au-delà, Marc le sait trop bien, il y a d'autres champs, d'autres arbres sous ce ciel en demi-teintes. Les tiges des plants fauchés ont séché debout, elles restent hors de terre, droites, attendant les neiges qui les casseront. Le vent lèche la peau de Marc mal recouverte par ses vêtements de polyester. Peu avant de sortir, il avait pris son manteau, sans réfléchir. *Pourquoi je le mettrais ? De quoi j'aurais à me protéger ?* C'était un bon manteau, acheté à prix fort, du temps où l'argent était une simple commodité. Marc goûte l'humidité de l'air comme s'il buvait du vin. Les nuages bas ressemblent à des idées sombres, des bombardiers à neige animés d'un sentiment d'anarchie. Marc tourne la tête. Il reçoit l'image de sa maison d'enfance. Moins de deux mois avant Noël. La pelouse qui jaunit depuis quelques jours. Aucune décoration. Le vent traverse les muscles jusqu'à toucher les os. Marc ne sourit pas.

Il était néanmoins curieux. Quelles seraient ses pensées à cette étape précise ? *Un manteau... la futilité, toujours la futilité.* La maison des vents n'est qu'à vingt pas. Marc entend son père en souvenir. Il peste contre le constructeur qui n'a pas achevé le projet.

« Un fiasco... Notre maison vaut plus rien de même. »
Coup d'œil vers cette rue en forme de thermomètre. Il fut une époque où un quartier complet avait été imaginé. Des maisons, partout, remplies de familles, de mythologies ordinaires, de drames privés ; des parcs où les enfants jouent, se battent, se blessent ; des entrées de cours en asphalte noire, des marelles, des parties de hockey-balle entre le passage des voitures. *L'ordinaire... La futilité.*

Encore quelques pas et Marc touchera la maison des vents. Sa fondation s'est effritée. Son odeur de bois pourri est plus prononcée qu'auparavant. La pancarte délavée au nom du constructeur gît sur le plancher de l'entrée. À quatorze ans, Myriam lui avait raconté l'histoire de Trois-Maisons. Ce pauvre entrepreneur frappé d'une crise cardiaque, mort ici même, dans cette cuisine avortée. Le père de Marc avait détaillé le mythe ; l'absence de testament, de succession, la municipalité qui n'avait pas modifié le zonage à temps, un ratage complet. À l'époque, Marc favorisait la version grandiose, construite phrase par phrase, une lampe de poche sous le menton. « La maison des vents a été laissée aux enfants de Trois-Maisons par le dieu Manitou, patron des enfants sauvages. Si nous disons un mot aux adultes à propos des choses qui se passent dans cette maison, Manitou la détruira avec une tornade remplie d'éclairs et viendra hanter l'âme du coupable jusqu'à la fin des temps. »

Marc a peur. Non pas du geste à commettre. Pour cela, il est imperturbable. Le plancher gorgé d'humidité ondule sous ses pas. Il pourrait s'effondrer à tout moment. Pareil pour cette échelle de bois, toujours debout dans la cage d'escalier, vermoulue, rongée par les intempéries. Des craquements se font entendre. Le vent, le gel qui hésite. Le cœur de Marc qui bat avec plus de conviction. Le choix des lieux n'était peut-être pas la meilleure idée.

L'étage, ses quatre murs, l'espace ouvert, libre de montants et de cloisons ; l'étage comme un espace figé dans le temps. Marc y courait, autrefois. Il aimait cette acoustique molle, l'enfermement d'une vastitude. Quelques pigeons volent entre les montants du toit. Ils l'observent, ils roucoulent. Leurs fientes recouvrent la totalité du plancher. Marc avait oublié ce détail. *Tant pis*. Le vieux matelas de gymnastique est toujours devant la fenêtre sud, couvert de fientes. Il le retourne. Son dos est rongé par des moisissures. *Parfait*. Ce sera ici, couché devant ce rectangle vertical qui devait accueillir une fenêtre, sur ce matelas où chaque enfant de Trois-Maisons a dormi une nuit, seul, sans lumière ni bougie. Un puissant frisson fait vibrer ses os. Ses mains bleuissent. Marc souffle sur ses doigts afin de garder la dextérité requise.

La seringue lui paraît longue. Une triple dose suffira. Il doit appuyer avec vigueur sur le piston, tout envoyer, ne pas rater. Un réflexe lui fait chasser les

éventuelles bulles d'air du mélange. Marc n'interprète pas ce geste comme un relent d'instinct de survie, il n'analyse plus rien sinon les couleurs, la lumière, la froide humidité de l'air. Un regard par le trou de la fenêtre. De légers flocons épars tracent de fines lignes blanches sur un paysage aux couleurs éteintes. Sans ressentir une joie réelle, il est satisfait d'en finir ici. *Une ellipse. C'est bien, les ellipses.*

L'aiguille est en place. Il pourrait reculer. Marc est jeune, à peine trente-trois ans. Sa santé est correcte. Son avenir n'est pas aussi terne qu'il l'entrevoit. L'espoir demeure un luxe admissible, il suffirait d'un effort d'imagination.

Il peut reculer.

C'est l'heure.

Les premières secondes ressemblent aux expériences d'antan. Une chaleur immense, une respiration ankylosée par des organes qui ont pris la douceur du feutre. Marc s'était étendu au moment de l'injection. La sensation d'enfoncement lui fait croire que le plancher a cédé, qu'il tombe à la vitesse d'un caillou dans un océan d'huile. Les secondes suivantes s'étirent, sa respiration s'amincit. La fine brume causée par son souffle diminue à chaque expiration. *Ça va. Ça va.* Selon ses croyances, Marc est convaincu que rien ne se produira. Aucune résurgence de ses souvenirs, aucun tunnel, aucune lumière ; le vide, le néant. Voilà ce qu'il désire, disparaître. *Être rien... c'est encore être quelque*

chose. Son esprit enlace cette idée avec une passion fuyante. Tout se déroule comme prévu. Marc songe aux paroles de Brel. *Mourir, cela n'est rien, mourir, la belle affaire.*

Le vent, le sifflement, sa musique d'azote. Les mots de Brel comme un chant suspendu hors du temps. Marc y parvient, il réussit, mourir arrivera. Des images viennent. Des couleurs, des sons, des odeurs, le vent. *Le vent, le vent.*

∞

Une voix aiguë, remplie de sanglots. Elle hurle qu'il faut une ambulance. Une autre voix, votre mère, qui parle au téléphone. Vous descendez, non, vous arrêtez à la troisième marche du haut de l'escalier, comme Carl. La petite fille à la voix aiguë a les avant-bras couverts d'un liquide rouge. Votre mère est nerveuse, elle racroche, demande ce qui se passe. La petite fille éclate en sanglots. Elle dit que sa mère a eu un gros accident. Vous avez envie de pleurer et Carl ne verse aucune larme. Il est pourtant plus jeune. Vous vous retenez, pour l'honneur.

Votre père derrière la tondeuse à gazon. Les cumulus qui traversent le ciel ressemblent aux moutons de vos histoires d'enfance. Les allergies transforment votre nez en robinet à morve. Vous restez à l'intérieur. Dernière année du secondaire, la rentrée dans quatre jours. Catherine prend un bain de soleil sur une chaise longue. Elle écarte les cuisses avec une impudeur qui vous fait sourire. Myriam plane au-dessus des champs avec son ultraléger motorisé, Carl nettoie sa mobylette avec un chamois. Derrière votre fenêtre close, vous regardez la vie des autres comme un lent spectacle.

Bar enfumé, soir d'hiver, un foulard de laine au cou, style bohème. Vous racontez des souvenirs inventés à un jeune homme très soûl qui vous plaît. Vous-même ne savez plus ce qui fut réel ou imaginé. *On est ce qu'on croit, c'est tout ce qui compte.* Le type ignore votre nom, tout comme votre sexe. Vous ne l'aidez pas. Vos vêtements restent ambigus. *Homme, femme, quelle importance ?* Vous souhaitez qu'il découvre votre masculinité après l'avoir embrassé. Si rien ne se passe, vous irez vers cette fille élégante qui vous regarde en fumant comme une reine.

« Hostie de fif à marde / Crisse de pousseux d'crotte / T'aimas ça te faire toucher par des gars, hein ? » Vos jambes ne tiennent plus. Votre nez, votre ventre, vos testicules ne sont plus que douleurs. Vos yeux sont brouillés. Vous vous écroulez, face sur l'asphalte. Un pied arrive dans vos côtes. Du sang coule de votre

bouche. «Pitié...» Autre coup de pied, au visage. Vient les vapes, l'éther, la douleur suspendue aux nuages qui flottent vers d'autres cieux, doux éther. «Marc, MARC... Réveille-toé.» Un visage, cette voix est liée à un visage amical. Vous le croyez. C'est Carl, il dit avoir battu vos trois assaillants, il parle de docteur, d'expulsions, de directeur. Ce lit d'asphalte glace votre peau, vous tremblez.

Le bureau du directeur, ses cadres de photographies et de diplômes. Votre frère à votre gauche, Catherine et Myriam comme témoins. Trois garçons de votre classe d'anglais vous ont agressé. Carl s'excuse d'avoir utilisé des méthodes aussi radicales pour mettre vos assaillants hors combat. Le directeur parle de péroné cassé et de coudes disloqués, de commotion cérébrale. Vous regardez votre frère cadet qui n'a rien d'une brute. Votre bouche recommence à saigner. Cette envie de pleurer qui revient.

Attends. La voix de Brel et le froid immense, un iceberg posé sur votre corps. Le sifflement du vent se mêle à votre respiration mince comme un fil. Vos paupières restent clouées. *Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi, ça ? Des souvenirs ? Mes vrais souvenirs ? Pourquoi je suis pas déjà mort ? Est-ce que je suis mort ?* La voix de Brel et aucune lumière.

Deux très vieilles femmes vous observent. Des visages connus que vous n'arrivez pas à nommer. Quatre-vingts ans, peut-être plus. Vous êtes dans une pièce grise, plancher, plafond, murs, même couleur bercée d'une lumière douce. Un vieil homme se glisse entre les femmes. Sa tête ne saurait mentir, ses traits sont presque les vôtres. *Carl ? Comment tu es devenu aussi vieux ?* L'homme parle d'une voix lointaine, presque trafiquée. « Marc, c'est très important. »

C'est quoi, tout ça ? Pourquoi il est vieux, comment il a pu vieillir aussi vite ?

Vous ouvrez un œil vaseux. La neige suit la même diagonale. Le bruit du vent est anormal, comme s'il soufflait au ralenti. Vous avez l'impression d'inspirer pendant des dizaines de secondes. *Je pense normalement... c'est très étrange, ma pensée vit, le reste ne répond presque plus.* L'impression d'enfoncement s'est elle aussi pliée à cette courbure du temps. Comme si la gravité s'était réduite au minimum. *Peut-être une invention, un dernier délire... peut-être que la mort est un mensonge.*

Yeux fermés, scellés par un mouvement qui ne pourrait venir de votre conscience. Devant, comme un fantôme, votre frère. Il vous parle. *Carl...* Vos lèvres refusent de bouger, vos muscles sont de pierre. *Carl,*

qu'est-ce qui se passe, pourquoi tu pleures ? « Tu dois comprendre. Je peux pas t'entendre. Ça fonctionne juste dans un sens. » *De quoi il parle ?* « Marc, ça fait soixante-seize ans que t'es mort... Autant d'années que je me demande pourquoi t'as fait ça... » L'image de votre frère se dissipe et revient. « Catherine et Myriam, elles ont accepté. C'est une technique qu'on maîtrise mal, mais on sait que ça fonctionne. Comme ça, tu verras un peu ce qu'on a vécu ; ce que t'as manqué. Prends ça comme un cadeau impossible. Nos vies, nos mémoires... » Un sanglot le force à éclaircir sa voix. « Ça va commencer bientôt. Je t'aime, grand frère. Je t'aime. »

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Gauvin
à Gatineau en février 2013
pour le compte des
Éditions Les Herbes rouges

Imprimé au Québec (Canada)

Un homme met fin à ses jours. Avant de sombrer dans l'oubli, des bribes de souvenirs désordonnés le traversent : son enfance, ses bons et ses mauvais coups, ses idées laissées en plan, quelques regrets. Puis, le flux des images est détourné; l'homme n'est plus lui-même. Il est habité par les souvenirs de son frère cadet, ceux d'une ancienne confidente à la vie rude, ceux d'une vieille amie qui marche sur la Lune. L'homme ne comprend plus; ces vies défilent comme si elles étaient la sienne, même si logique et identité s'y perdent, même si ces fragments de mémoire proviennent du siècle à venir. Au terme de cette étrange odyssee, l'homme saisira que pour lui, pour le monde qu'il abandonne, demain sera sans rêves.

Avec un style épuré au rythme intense, Jean-Simon DesRochers propose un fascinant roman se déployant entre réalisme sale et science-fiction. Toujours ancré dans une écriture du corps, il aborde d'une manière percutante les questions de la mort, de la mémoire et de la fabrication de l'éternité.

Jean-Simon DesRochers est né à Montréal. Ses deux premiers romans, La canicule des pauvres et Le sablier des solitudes ont remporté un vif succès critique et populaire en plus d'être retenus en finale de nombreux prix : prix du Gouverneur général, Prix littéraire des collégiens, Prix des libraires, Grand Prix littéraire Archambault.